MON FILM



FERNANDEL
dans

SÉNÉCHAL le MAGNIFIQUE

N° 577 — 11-9-57

Coproduction CHRONOS-FILM — U.C.I.L. — RIZZOLI-FILM

★ Entre nous ★

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est oûverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. *Nous ne pouvons répondre directement par lettre.*

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes *(cinéma seulement)* peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 20 francs pour les artistes résidant en France et à 35 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée *sous une autre enveloppe* à notre adresse, affranchie à 20 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

FIER D'AIMER. — Hé! je vous comprends parfaitement ; il y a de quoi! Mais non, ne mettez pas de frein à votre enthousiasme! La générosité des emballements est une des grâces de la jeunesse, — Etchika Choureau (Janine Verret) est née à Paris le 12 novembre 1933. Célibataire. Cheveux blonds, yeux bleus, 1^{m},55. Principaux films : *L'Envers du paradis, Les Enfants de l'Amour, Les Intrigantes, Escalier de service, Les Fruits de l'été, L'Impossible M. Pipelet, La Foire aux Femmes, Toute la ville accuse, Les Lumières du soir.* Nous avons publié son interview (*Mon Film.* n°s 376 et 515).

MINETTOU. — Charles Boyer est né en France, mais il est naturalisé américain. Il est né à Figeac, le 28 août 1899. Marié depuis 1934 à Pat Peterson, il a un fils, Michael, né en 1943. Ses derniers films : *Vengeance de femme, La Première légion, Sacré printemps, Tempête sur le temple, Madame de ..., Nana, La Chance d'être femme, Paris Palace Hôtel.* — Carroll Baker, que son second film, *La Poupée de chair*, a suffi à rendre célèbre, est née à Johnstown (Pensylvanie, U. S. A.), en 1937. Mariée à Jack Garfein, elle a une fille, Blanche, née en décembre 1956. Avant *La Poupée de chair*, elle avait tourné un petit rôle, auprès du regretté James Dean, dans *Géant.* — Interprétation du *Bigame*, film italien de 1956 : Marcello Mastroianni (Mario), Giovanna Ralli (Valeria), Franca Valeri (Isolina), Vittorio De Sica (l'avocat), Marisa Merlini (la sœur de Valeria) Memmo Carotenuto, Ave Ninchi.

ADM. N. COURCEL. — Dans *La Marie du Port* (1949) : Jean Gabin (Henri Chatelard), Blanchette Brunoy (Odile), Nicole Courcel (Marie), Carette (Viau), Claude Romain (Marcel), Jeanne Marken (la patronne du café), Louis Seigner (l'oncle), Marie-Louise Godart (la tante), René Blancard (Dorchain). — Dans *Prélude à la gloire* (1949) : Roberto Benzi (Roberto), Paul Bernard (Dumonteix), Jean Debucourt (Maréchal), Louis Conte (Mme Dumonteix), Felga Lauri (Antonia), André Le Gall (Gabriel), Robert Pizani (l'impresario), Ch. Lemontier (le directeur). — Nicole Courcel (Anne Andrieux) est née le 21 octobre 1931 à Saint-Cloud (Seine). Cheveux châtains, yeux bruns, 1^{m},68. Célibataire. Ses derniers films : *Marchande d'illusion, Papa, maman, la bonne et moi, Les Clandestines, Huis clos, Les Pépées font la loi, Papa, maman, ma femme et moi, La Sorcière, Club de femmes, Les Cas du Dr Laurent, L'Inspecteur aime la bagarre.*

LA DINDONNE. — Jacques Charon est l'un des plus actifs sociétaires de la Comédie-Française. Il trouve pourtant le temps de tourner parfois et on l'a vu à l'écran dans : *Le Cœur ébloui, Jéricho, Les Chouans, La Valse de Paris, Millionnaires d'un jour, Cœur-sur-Mer, Dakota 308, L'Auberge rouge, Le Dindon, Les Intrigantes, Escalier de service, Opération tonnerre.* — Louise Conte, de la Comédie-Française elle aussi,



Gordon Mac RAE
dans
Oklahoma

est divorcée de Jacques Dacqmine, dont elle a un fils. On l'a vue à l'écran dans : *Boule de Suif, Occupe-toi d'Amélie, Prélude à la gloire, L'Étrange Madame X...* Louise Conte est née à Enghien (Seine-et-Oise), le 25 juillet 1923. — Jacques Charon (c'est son vrai nom) est né à Paris, le 27 février 1920.

JOLIE JACQUELINE. — Marlon Brando est né à Omaha (Nebraska, U. S. A.), le 3 avril 1924. Il a les yeux gris, les cheveux bruns et mesure 1^{m},82. Nous l'avons vu dans : *C'étaient des homme, Un tramway nommé Désir, Viva Zapata, Jules César, L'Équipée sauvage, Désirée, Sur les quais, Blanches colombes et vilains messieurs.* — Philippe Lemaire est né à Moussy-le-Neuf (Seine-et-Marne) le 14 mars 1927. Cheveux blonds, yeux bleu-vert, 1^{m},77. Divorcé de Nicole Raimbaud, puis de Juliette Greco. Une fille, née en mars 1954, de ce dernier mariage. Derniers films de Philippe Lemaire : *Marchandes d'illusions, Le Feu dans la peau, Les Clandestines, Tournant dangereux, Frou-Frou, Les Mauvaises rencontres, M'sieur la Caille.*

LA CAMÉRISTE.

MON FILM
TOUS LES MERCREDIS
5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Rédacteur en chef : Pierre HENRY
Abonnements, France et Colonies :
1 an. . 780 fr. | 6 mois. 420 fr.
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.



SÉNÉCHAL *le* MAGNIFIQUE

SÉNÉCHAL LE MAGNIFIQUE

Réalisation de Jean BOYER.
Scénario original de Jean-Jacques ROUFF,
adaptation de J. BOYER et J.-J. ROUFF,
dialogues de Serge VEBER.

INTERPRÉTATION :

Sénéchal	FERNANDEL.
La princesse	NADIA GRAY.
La colonelle	JEANNE AUBERT.
Le colonel	GEORGES CHAMARAT.
Carlini	ARMONTEL.
Mme Roberte	MADELEINE BARBULÉE.
Mme Serval	SIMONE PARIS.
La malade	SUZANNE DEHELLY.
Le prince	ROBERT PIZANI.
Le président	GEORGES BACONNET.
M. Léon	ALBERT DINAN.
M. Beluze	ANDRÉ PHILIP.
Mado	LILIANE PATRICK.
Mme Léon	HÉLÈNE TOSSY.

Coproduction CHRONOS FILM — U. C. I. L. — RIZZOLI FILM.
Récit de Jean GUIBARD.

LES artistes allaient et venaient, dans le couloir des loges du théâtre de Dreux, tout en se préparant à jouer *Ceux de la Légion*. Ils promenaient sans grand succès cette pièce de ville en ville, pour le compte de l'agence théâtrale Carlini.

Sénéchal, qui tenait le rôle d'un capitaine de la Légion étrangère, avait déjà revêtu sa tenue d'officier et il pérorait, tout en se maquillant, à l'adresse d'une jeune débutante ahurie qui comprenait mal ses propos et se demandait s'il fallait le prendre au sérieux.

— Crois-moi, ma petite... tu es jeune, jolie, bien faite... laisse tomber le théâtre!

— Mais pourquoi ?

— Un grand avenir t'attend au cinéma!... Fais-toi photographier sur toutes les coutures de ton petit pantalon, montre-toi dans tous les cocktails, donne des interviews ridicules; dégote-toi plusieurs maris, aie des divorces scandaleux et tu deviendras célèbre!

Ces paroles teintées d'amertume stupéfiaient la jeune personne. Elle savait que Sénéchal aimait passionnément son métier, qu'il le considérait comme le plus beau du monde et que les tournées miteuses n'altéraient ni sa bonne humeur ni sa confiance en lui.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés :

— C'est vous qui me dites cela, monsieur Sénéchal ?

— Oui, c'est moi qui dis ça, mais je n'en pense pas un mot, s'empressa de souligner l'acteur. Ah! le théâtre!... On lui doit les plus belles joies. Tiens, je me souviens, ici, en 1937, sur cette scène, à Dreux, j'ai eu onze rappels. Et pourtant, je jouais un troisième rôle, mais j'ai tout récolté... Un seul mauvais souvenir : on m'a volé mon pardessus... Alors, depuis, avant de sortir de ma loge, j'enferme à clé toutes mes affaires dams ma valise, et je te conseille d'en faire autant... Maintenant, je descends sur le plateau, conclut Sénéchal après avoir jeté un regard satisfait sur le miroir qui lui renvoyait l'image de sa personne.

— Mais on n'a pas sonné aux artistes ?...

— Non, mais il faut toujours se concentrer quelques minutes avant d'entrer en scène. Moi je le fais dans le décor, dans l'ambiance, dans la peau de mon personnage, expliqua Sénéchal avec emphase. C'est le secret de ma réussite...

Une réussite bien modeste, qui ne l'avait jamais conduit que sur des scènes de province, avec des troupes de second ordre. N'empêche qu'il s'en gargarisait.

Tandis que Sénéchal se « concentrait », l'administrateur annonçait à la ronde :

— Mauvaise nouvelle, mes amis... Il n'y a que trois pelés dans la salle; on rembourse... Je viens de téléphoner au patron : il arrête la tournée.

Des protestations indignées s'élevèrent : Carlini n'avait pas le droit, on en appellerait à l'Union des Artistes...

Levant la main dans une attitude désabusée, l'administrateur donna un conseil pratique :

— Au lieu de rouspéter, dépêchez-vous de vous rhabiller : il y a un train pour Paris dans une demi-heure, ça nous économisera toujours une nuit à l'hôtel.

Ses camarades s'affairaient déjà à plier bagage quand Sénéchal apprit la nouvelle, par un machiniste qui démontait le décor.

Il courut invectiver le régisseur :

— Qu'est-ce que j'apprends ?... On nous renvoie dans nos foyers ? Sans préavis, sans autre forme de procès!

— Que veux-tu, mon vieux, les recettes sont catastrophiques. On liquide et on s'en va.

— Les recettes! répéta Sénéchal avec une moue écœurée. Ce n'est pas une raison pour...

— A quoi bon discuter ?

Cela ne servait évidemment à rien, mais Sénéchal aimait trop raisonner pour laisser passer une si belle occasion.

— Est-ce ma faute à moi, protesta-t-il, si les impôts, les intempéries, les fins de mois et la politique sont contre nous ?

— Je ne dis pas, mais...

— Est-ce ma faute à moi si le cinématographe tue le théâtre ?... On a beau avoir du talent, on ne peut plus lutter. Non, les gens veulent maintenant de la « pin-up », de la croupe ou du poitrail, voilà !... Tu voudrais peut-être que je montre mon derrière ?

— Je voudrais surtout que tu ailles faire ta valise, conclut sagement le régisseur qui s'affairait avec l'aide du concierge, réquisitionné pour aider la troupe à plier bagage et à gagner la gare dans le plus bref délai.

Sans tenir compte de l'avertissement, Sénéchal poursuivit sa harangue :

— Est-ce ma faute si la publicité est mal faite ? Si on nous fait passer dans les patelins où les cirques ont déjà raflé tout le fric ?

Bardin, l'administrateur, qui passait en courant, s'arrêta une seconde.

— On s'est quand même fait emboîter un peu partout, souligna-t-il.

— Emboîter ?... répéta Sénéchal horrifié par ce mot. Qui, « on » ?

— Mais toi, toi comme les autres... Le capitaine Gamberge, ce n'était pas un rôle pour toi.

— Eh bien, justement, moi je trouve que si, figure-toi!

— Ne discutons pas, veux-tu ? Change-toi en vitesse, sinon tu louperas ton train, conclut Bardin en tournant les talons et en laissant Sénéchal à son indignation.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces façons de partir comme des voleurs ?... clamait-il, comme si on avait la police à nos trousses ?...

— Tu vas rater neuf heures trente... lui rappela charitablement un camarade.

— Mais je m'en moque bien de votre train! Je coucherai ici, si bon me semble! J'ai encore de quoi me payer une chambre! Je suis un artiste, moi... et je prends le temps de me démaquiller. Voilà!

Remontant vers sa loge, il croisa Bardin qui poussait devant lui tout son monde.

— Fais ce que tu veux, Sénéchal; nous, on fout le camp!

Sénéchal les enveloppa tous d'un même regard de commisération.

— Mais ce n'est pas une troupe, c'est un troupeau!... Inimaginable!... ajouta-t-il, complètement écœuré. Pour qui me prend-on ? Pour un romanichel ?... Pour un saltimbanque ? Ah!... Ils s'en rappelleront! Me faire ça à moi!

Comme il entrait dans sa loge, la lumière s'éteignit.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? Lumière ! Lumière... Quelle boîte ! Avant que je remette les pieds ici...

Il lui fallut du temps pour com-

— Mon capitaine, vous ne pouvez pas refuser de venir trinquer avec nous...





Il savourait d'avance la satisfaction de se faire prier, mais maladroitement Mme Léon le pria de ce plaisir.
— Allons, allons, n'embêtez pas le capitaine, conseilla-t-elle rondement. Du tact, voyons. Ayez un peu de savoir-vivre!
Pour se rattraper, Sénéchal fit un mot d'esprit :
— Ah ! oui, le savoir-vivre, cette vertu civile... souligna-t-il. Chez nous, on ne connaît que le savoir-mourir.
Il fut longuement applaudi.
— Très bien, très bien, approuvait Léon. Mais dites-nous, là-bas, c'est autre chose qu'ici, hein ? demanda-t-il en clignant de l'œil d'un air entendu.
L'acteur ne manqua pas d'approuver :
— Vous l'avez dit, ce n'est pas du tout la même chose, en ce sens que c'est très différent et que ça ne présente aucune analogie, vu que ce n'est pas du tout pareil...
— Eh bien, conclut triomphalement un ancêtre à barbe blanche, moi qui connais l'Afrique... c'est tout à fait ça!
Fort de cette approbation, Sénéchal sourit à la ronde, puis se leva :

— Léon vous présentera au colonel Trochu, c'est un ami.

prendre que le concierge avait coupé le courant et que tout le monde était parti.
A la lueur de son briquet, Sénéchal voulut changer de tenue; il s'aperçut alors que quelqu'un avait emporté sa valise bouclée, qui contenait ses vêtements civils.
Force lui fut de gagner la rue dans sa tenue de capitaine de la Légion.
Il courut à la gare, pour apprendre que le train pour Paris venait de partir. Il n'y en aurait pas d'autre avant le lendemain matin.

***

Sénéchal avait perdu toute sa superbe. Dans son désarroi, il entra dans un café et s'approcha de la caissière.
— Pourriez-vous me dire où se trouve le commissariat, s'il vous plaît ?
— Certainement, mon capitaine... Vous savez où est le théâtre ? Eh! bien, tout de suite après, vous prenez la première rue à droite et vous y êtes.
Des agapes familiales bien arrosées se déroulaient dans la pièce voisine, qui ouvrait par une double porte vitrée sur la salle de café. L'un des convives, passablement éméché, fut pris d'un accès de patriotisme. Il quitta sa place pour se précipiter vers Sénéchal.
— Un légionnaire!... Vive la Légion!
L'acteur sourit, embarrassé.
— Merci, je suis très sensible... mais je ne suis pas...
Son interlocuteur, qui ne prenait pas la peine de l'écouter, car il avait suffisamment de mal à suivre sa petite idée, s'exclama :
— La Légion, c'est sacré!... Mon capitaine, vous êtes notre invité!
Et, le prenant par le bras, il tenta de l'emmener vers la joyeuse tablée qui approuvait son initiative. Sénéchal essaya de se dérober :
— Vous ne pouvez pas refuser de venir trinquer avec nous! On fête les noces d'argent de ma belle-sœur...
— Oh! c'est très bien, mais...
— C'est un événement! affirma le dénommé Léon, gonflé de son importance. Puis, têtu, il répéta :
— Événement ou pas événement, la Légion, c'est sacré!... Ah! c'est que j'ai failli y aller, moi, dans la Légion... Allez, mon capitaine, venez boire un coup avec nous.
Bon gré, mal gré, Sénéchal dut s'exécuter. Déjà, son nouvel ami déclarait à la ronde :
— Je vous présente le capitaine... le capitaine... ?
L'acteur donna son nom dans le rôle qui lui valait de revêtir cette glorieuse tenue :
— ... Gamberge...
— Le capitaine Gamberge, approuva triomphalement Léon, qui nous fait l'honneur d'être des nôtres.
Il l'installa à table, emplit une coupe de champagne, la lui tendit et leva son propre verre :
— A la santé du capitaine, un héros glorieux dont l'uniforme si brillamment constellé rehausse l'éclat de notre petite fête...
Sénéchal remercia, vida sa coupe et crut pouvoir prendre congé. Cette tentative souleva de vives protestations :
— Ah! capitaine, soupirait Mme Léon avec l'application que les esprits simplistes apportent à répéter des phrases toutes faites dont ils ne comprennent pas le sens, si on n'avait eu que des gars comme vous, on n'en serait pas où on en est!
Ses voisins de table firent chorus, cependant que l'un des convives s'informait :
— Vous êtes en permission pour longtemps, mon capitaine ?
— Je suis en tournée, oui... en tournée d'inspection, rectifia vivement l'acteur qui commençait à se prendre au sérieux et à apprécier l'intérêt flatteur dont il était l'objet.
— Mais vous devez avoir hâte de repartir ?
— Ah! là, là!... Partir ?... Mais je ne pense qu'à ça!
Chacun interpréta cette phrase comme le désir de l'officier de retourner au combat. Un long murmure d'admiration courut autour de la table, cependant qu'une voix féminine se faisait suppliante pour demander :
— Oh! capitaine, racontez-nous un peu vos exploits.
— Vous savez, minauda Sénéchal, c'est très gênant.



— Ah ! comme je vous envie, vous les blédards! soupira le colonel.

— Et maintenant, je vais vous demander la permission de me retirer.
— Déjà ?... regretta Mme Léon. A quel hôtel êtes-vous descendu ?
— Je... je n'ai pas encore choisi.
— Mais vous ne trouverez plus une chambre à Dreux en ce moment; c'est la Foire. Léon, tu vas conduire le capitaine au Cercle militaire.
Sénéchal eut beau protester, remercier, affirmer que ce n'était pas la peine et qu'il ne voulait pas déranger M. Léon, l'épouse s'obstina :
— Ah! mais si. Il vous présentera au colonel Trochu, c'est un ami. Je joue au bridge tous les jeudis avec sa femme, il n'a rien à nous refuser. N'est-ce pas, Léon ?
— Il sera même ravi de faciliter votre séjour, insista le brave Léon. Vous verrez, c'est un excellent homme.
— Je n'en doute pas, mais je ne tiens pas à le voir.
— Pourquoi ?
— Parce que je ne veux pas l'embêter, répliqua Sénéchal à bout d'arguments.
Celui-là parut des plus minces à l'obstinée Mme Léon. Elle s'indigna :
— Comment! Mais s'il apprenait que vous étiez à Dreux et qu'on ne l'a pas prévenu, il ne serait pas content du tout; n'est-ce pas, Léon ?... Accompagne notre ami.
Désespérant de convaincre cette femme obstinée que tous approuvaient, Sénéchal tenta une ruse :
— Écoutez, proposa-t-il comme s'il était décidé à se rendre au Cercle militaire, je peux très bien y aller seul. Vous avez dit le colonel comment ?
Mais son interlocutrice ne voulut rien entendre. Elle décréta, d'un ton sans appel :
— Léon, prends la 2 CV et ne quitte pas notre ami d'une semelle.
Le colonel terminait une partie de cartes avec ses lieutenants quand on lui annonça la visite de M. Léon Duchêne. Les jeunes officiers en profitèrent pour se retirer, car ils devaient assister à une prise d'armes le lendemain matin et ne tenaient pas à prolonger la soirée.
Livré à lui-même, le colonel accueillit le visiteur à bras ouverts.
— Mon colonel, expliqua Léon, je me suis permis de vous

amener notre ami, le capitaine Gamberge, de passage à Dreux, qui n'a pas de chambre.

— Soyez le bienvenu, capitaine.

— Mon colonel, je ne voulais pas venir, mais Monsieur a tellement insisté...

L'officier supérieur approuva hautement l'initiative du civil :

— Vous avez eu raison, Duchêne : un légionnaire est partout chez lui!

— Merci, colonel, remercia Léon ravi de l'amitié condescendante que lui témoignait son interlocuteur. Excusez-moi, ma femme m'attend.

Laissant Sénéchal, le colonel accompagna Duchêne jusqu'à la porte du palier. Avant de s'éloigner, Léon crut devoir chuchoter une confidence :

— Le capitaine Gamberge est en tournée d'inspection...

— Vraiment? Merci de m'avoir prévenu!

Le colonel Trochu retourna en hâte vers Sénéchal. Il était d'un naturel bon garçon, mais tenait, dans la circonstance, à se montrer franchement aimable.

— Mettez-vous à votre aise, capitaine, recommanda-t-il.

Et, désignant une autre pièce, il voulut l'entraîner :

— Venez que je vous présente à quelques camarades.

Le faux légionnaire eut un geste de protestation spontané :

— Merci, très franchement, je n'y tiens pas...

— Je vois ce que c'est : vous êtes timide, comme tous les héros! Alors, dites-moi, heureux de vous retrouver dans la Métropole?

— Très heureux, seulement... un peu dépaysé... prétendit Sénéchal, réticent.

— Je vous crois facilement; vous devez avoir la nostalgie du désert?

— Oh! affreusement, prétendit le pseudo-légionnaire. Il y a des moments où je me dis : mais qu'est-ce que je fiche ici?

— Parbleu! approuva le colonel. Ah! comme je vous envie, vous, les blédards! Quelle belle existence vous avez! Le grand air, le soleil ardent, les chevauchées fantastiques! Vous devez aimer les galopades...

— Je les adore! crut devoir affirmer Sénéchal qui finissait par entrer dans la peau de son personnage. Un jour, pour aller de l'oasis Tagada à Boudahahem, j'ai crevé deux chevaux sous moi! Deux bêtes magnifiques! Je les pleure encore...

— Quel homme! conclut le colonel plein d'admiration. Mais dites-moi : comment se fait-il que vous n'ayez que trois galons à votre âge?

— Je n'ai pas voulu d'avancement, j'ai préféré rester avec mes hommes.

— Comme je vous comprends! C'est un type comme vous que j'aurais voulu être... moi qui ai passé ma vie dans des bureaux, soupira tristement l'officier, à gratter du papier dans des casernes tristes. Ah! l'intendance... Évidemment elle est indispensable : le riz, le pain, le sel, il en faut.

— Il en faut, mon colonel, acquiesça généreusement Sénéchal. C'est vous qui nous faites vivre!

— Oui, mais c'est pour nous que vous mourez!

Les deux hommes, bouleversés par leur générosité réciproque, étaient prêts à tomber dans les bras l'un de l'autre. Avisant la brochette de décorations qui ornait la poitrine de son interlocuteur, le colonel demanda :

— Où avez-vous gagné tout ça?

— Au théâtre. Enfin, se reprit vivement Sénéchal, sur le théâtre des opérations.

— Quelles campagnes avez-vous faites?



— Enchantée, mon capitaine... minauda la colonelle.

— Toutes!... Enfin... presque toutes!

— Mais encore... Où êtes-vous passé?

— Partout!... Châteauroux, Pontarlier, Besançon, Colombes, Colomb-Béchard, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès, Biskra!

— Sacré gaillard! s'exclama Trochu d'un ton d'envie. Vous avez dû en avoir des aventures : les houris, les fatmas, les moukères...

— Je ne les compte plus, prétendit gaillardement Sénéchal : les négresses à plateaux, sans plateaux... Enfin, pour ça, j'ai été gâté.

— Bougre de veinard!

L'acteur n'était pas mécontent de la façon dont il s'en tirait. Néanmoins, il crut préférable d'en rester là :

— Mon colonel, permettez-moi de prendre congé.

— Comment? Vous badinez, je pense? J'ai promis à notre ami Duchêne de m'occuper de vous. Je vous emmène coucher chez moi.

— Oh! non; ça, mon colonel, c'est impossible!

— Vous me feriez l'affront de refuser? Il ferait beau voir! La colonelle sera enchantée. J'ai une femme merveilleuse, mon cher. Et accueillante comme pas une, toute la garnison le sait, expliqua ingénument le naïf personnage. Combien de vos camarades ont couché chez moi! Vous n'êtes pas le premier, et vous ne serez pas le dernier!

Il appela l'ordonnance :

— Gaston, faites prévenir la colonelle que j'arrive. Qu'elle prépare la chambre d'amis.

Une dernière fois, Sénéchal tenta d'avouer la vérité :

— Écoutez, mon colonel, je vais vous dire...

Mais il lui coupa péremptoirement la parole :

— Oh! pas de résistance. Vous avez beau être un héros, vous savez que j'ai cinq galons et vous trois, vous me devez l'obéissance.

***

Quelques minutes plus tard, le colonel Trochu introduisait le pseudo-légionnaire chez lui.

— Cette maison est la vôtre, capitaine, lui déclara-t-il pompeusement, tandis que Sénéchal contemplait un portrait de femme placé sur le marbre de la cheminée du salon.

— Hein?... Croyez-vous qu'elle est jolie? souligna le colonel, ému et satisfait.

— Ravissante, approuva l'acteur en toute sincérité. C'est votre fille?

Le colonel se rembrunit :

— Non, c'est ma femme. D'ailleurs, la voici...

La porte s'ouvrit devant une dame sur le retour, encore appétissante, certes, mais qui n'avait plus aucun rapport avec la jeune et jolie personne de la photographie d'art, exécutée sans doute quelque vingt ans auparavant.

Pour cacher sa déception, Sénéchal se pencha très bas sur la main que lui tendait à baiser la colonelle Trochu, en minaudant :

— Enchantée, capitaine!

— Madame, je m'excuse de vous déranger à cette heure indue...

— Il n'y a pas d'heures pour les braves!... Et puis, ajouta la sémillante quinquagénaire avec un regard d'admiration pour les décorations de son visiteur, dans cette petite ville de garnison, nous ne sommes pas très gâtés en officiers de votre trempe!

— Louise! tenta de protester le colonel pour rappeler sa femme à l'ordre. Mais elle ne tint nul compte de cette interruption et ajouta, en accompagnant cette réflexion de provocantes œillades :

— Ah! vous allez en faire des ravages, capitaine!... Que puis-je vous offrir?

— Un bon lit, bougonna le mari mécontent, c'est tout ce qu'il demande.

— Oh! oui, madame, approuva Sénéchal. Je viens de vivre de rudes journées avec ma troupe, changeant de villes tous les jours... avalant des kilomètres...

— A dos de chameau? s'informa Mme Trochu, à cent lieues de se douter de quel genre de troupe il s'agissait.

— Non, précisa imprudemment l'acteur, en car...

— En car? s'étonna le colonel fort surpris.

Conscient de cette nouvelle gaffe et pour la réparer, Sénéchal insista :

— Oui, parce que nous sommes motorisés, maintenant.

— Et vous avez eu beaucoup de pertes?

— Des pertes effroyables, madame.

L'acteur ne brillait pas par l'élégance de l'attitude.





d'abréger le tête-à-tête, il prétendit ne jamais rien prendre le matin.
Mais la sémillante colonelle n'était pas de celles que l'on décourage facilement.
— Vous avez passé une bonne nuit ? demanda-t-elle en matière de préambule.
— Très bonne.
— Moi, très mauvaise... J'ai eu le sommeil adorablement agité... à cause de vous. J'ai rêvé que vous m'enleviez, je partageais votre vie aventureuse dans le bled.
Sénéchal la trouvait bonne comédienne :
— Vous auriez dû faire du théâtre, lui affirma-t-il.
— J'en ai fait quand j'étais jeune fille, à Nancy. Mais mon mari n'en a jamais rien su... Il est allé à la prise d'armes, précisa-t-elle en se coulant adroitement contre l'épaule de son interlocuteur; nous sommes seuls...
Sénéchal se demandait comment il parviendrait à se dépêtrer de cette volcanique hôtesse quand, fort heureusement, quelqu'un appela de la rue :
— Capitaine Gamberge!
— Zut, mon mari! balbutia la colonelle fort déçue, cependant que l'acteur, ravi de cette intervention opportune, bondissait ouvrir la fenêtre.
Il vit le colonel à cheval. A côté de lui, un soldat tenait une deuxième monture par la bride.
— Que pensez-vous d'une bonne petite promenade ? proposa l'aimable colonel.
Sénéchal ne put qu'acquiescer, en dépit de la précision fort inquiétante qu'ajoutait son interlocuteur :
— Je vous ai choisi la bête la plus nerveuse de la caserne.
Tant bien que mal, l'acteur, qui ignorait tout des rudiments de la cavalerie, se mit en selle et les deux hommes partirent, trottinant de concert. Évidemment, l'acteur ne brillait pas par l'élégance de

— Mes pensionnaires vous voyaient déjà arrêté pour port illégal de l'uniforme...



— Louise, tu ennuies le capitaine. Tu vois bien qu'il tombe de sommeil. Tu ferais mieux de lui montrer sa chambre.
Mme Trochu s'exécuta avec empressement.
— Ce n'est qu'une chambre d'amis bien modeste, mais ça vaudra tout de même mieux que votre tente au Sahara... J'ai fait le lit moi-même, précisa-t-elle d'une voix câline, en frôlant intentionnellement Sénéchal qui se tenait sur ses gardes et ne bronchait pas. Ne vous approchez pas... supplia-t-elle d'un ton faussement effarouché, soyez sage... mon mari pourrait nous surprendre...
Sénéchal, qui n'avait pas la moindre envie de susciter une complication de ce genre, était d'autant plus étonné qu'il n'avait risqué ni un mot, ni un geste. Mais l'étonnante colonelle s'y entendait à se montrer provocante pour deux. A demi pâmée, elle s'abandonnait contre le pseudo-capitaine :
— Vous sentez bon le sable chaud...
L'acteur ne put résister au plaisir de placer une bonne réplique :
— Je ne me parfume qu'à ça...
— Vous avez du soleil plein les yeux... lui déclarait son interlocutrice, et sûrement des tatouages plein le corps.
Malheureusement, Sénéchal ne semblait pas du tout disposé à les montrer.
La colonelle le comprit et se retira, avec ses ridicules mimiques de vieille petite fille enamourée :
— Je me sauve... A demain! Faites de beaux rêves...
Dès qu'elle eut disparu, Sénéchal voulut s'enfermer, pour prévenir le retour d'une offensive gênante. Mais la porte ne comportait ni verrou ni clé.
Alors il s'assit sur son lit et attendit que les bruits de la maison soient calmés. Au bout d'un moment, ses bottes à la main pour ne pas faire de bruit, il se glissa doucement dans l'antichambre avec l'espoir de gagner l'escalier et de prendre le large. Malheureusement, la colonelle aux aguets surgit brusquement. Sénéchal s'arrêta, interloqué.
— Je cherchais la cuisine, prétendit-il, pour cirer mes bottes.
— Je ne permettrai jamais ça! protesta Mme Trochu en s'emparant d'autorité des fameuses bottes. La bonne s'en occupera demain matin.
L'acteur dut remercier et retourner dans sa chambre. Il était coincé; impossible de regagner Paris en chaussettes...

***

Sénéchal eut cependant la précaution de se lever de bonne heure et achevait de boutonner son dolman quand sa porte s'entrouvrit :
— Coucou... lança la colonelle de sa voix mutine. Votre petit déjeuner...
Elle portait avec précaution un grand plateau qui requérait toute son attention. L'ayant déposé sur la table, elle put regarder son pensionnaire et une vive déception se peignit sur ses traits :
— Oh! moi qui espérais vous servir au lit!...
In petto, Sénéchal se félicita de sa prudence. Puis, dans l'espoir

son attitude. Il faisait de prodigieux efforts pour garder l'équilibre.
— Ne tirez pas sur les brides, bon sang! protesta le colonel tandis que l'héroïque Sénéchal trouvait encore le moyen, dans sa position critique, de fournir une excuse :
— Ça me change tellement de mes petits chevaux arabes...
— Si vous n'aimez pas le trot, on peut galoper... Allons; au galop!
Et le colonel enleva sa bête. Le cheval de Sénéchal suivit immédiatement; dans une tentative désespérée, son cavalier occasionnel lui passa les bras autour du cou, mais il eut beau se cramponner, il fut vidé au premier tournant...
Sans demander son reste, Sénéchal se releva et prit directement le chemin de la gare. Il lui tardait de mettre des kilomètres entre lui et cette ville maudite.

— Je viens d'être le héros d'une aventure extraordinaire! annonça Sénéchal.

***

Lorsque l'acteur, retour de Dreux, pénétra dans le hall de la pension de famille où il vivait à Paris, Mme Roberte, la directrice, écrivait à son bureau. C'était une femme d'une quarantaine d'années, au visage empreint de douceur. Elle se montrait en toute circonstance aimable, réservée et parfaitement bien élevée.
Levant la tête, elle fut heureuse de voir son pensionnaire et se porta au-devant de lui.
— Monsieur Sénéchal! Enfin!
— Madame Roberte, je vous salue.
— Nous étions tous un peu inquiets...
— Si vous saviez ce qui m'est arrivé!
— Je sais. Votre ami Beluze m'a tout raconté en rapportant votre valise. Vous avez voyagé en uniforme ?
— Bien obligé!

— Et vous n'avez pas eu d'ennuis ? insista l'excellente dame, surprise.

— Aucun.

— Ce sont mes pensionnaires qui vont être étonnés. Ils vous voyaient déjà arrêté pour port illégal d'uniforme.

— On n'arrête pas un soldat de ma valeur, plastronna Sénéchal. Je viens de vivre des heures inoubliables! Tenez, je vais vous expliquer...

Mais déjà Mme Roberte le prenait gentiment par le bras et l'entraînait vers la salle à manger.

— Vous nous raconterez tout cela en mangeant.

Leur entrée fut saluée d'exclamations diverses. Tandis que les jeunes femmes admiraient la prestance de l'acteur, son ami Beluze se livrait à une mimique éloquente :

— Tu as voyagé dans cette tenue et on ne t'a pas coffré ?

— Coffré ?... On m'a même félicité!... Mes bons amis, ajouta Sénéchal à la ronde, je viens d'être le héros d'une aventure extraordinaire!

Ce mot déchaîna l'hilarité générale.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que nous étions sûrs que tu allais nous dire ça! On connaît ta façon de raconter des histoires, poursuivit Beluze qui tentait de couper ses effets à Sénéchal. Tu es arrivé à la caserne, on t'a présenté les armes et le général t'a reçu dans son bureau.

Sénéchal ne se démonta nullement :

— Vous vous trompez d'un galon, monsieur Beluze, précisa-t-il avec hauteur. Ce n'était pas le général, mais le colonel. Il ne m'a pas reçu dans son bureau, il m'a reçu chez lui et offert le coucher.

— Puis, aux acclamations d'une foule en délire, il t'a promené en ville dans sa vingt chevaux porte-fanion! ironisa Beluze.

— Non, rectifia honnêtement Sénéchal, une simple deux chevaux seulement, et encore il y en avait un de trop...

Il jugea, sur ce point très particulier, superflu de donner plus de détails.

— La prochaine fois, je pars avec vous! décidait un représentant de commerce. Vous me donnerez des adresses pour placer mes appareils de Télévision.

Sénéchal le foudroya du regard :

— Je ne parle pas aux assassins!

— Assassin, moi ?

— Oui, parfaitement. Avec votre télévision, vous tuez le théâtre!

— Mais c'est vous qui le tuez avec vos tournées à la gomme! rétorqua le représentant, mécontent.

— Mes tournées à la gomme! s'indigna Sénéchal.

— Allons, allons, vous n'allez pas commencer à vous disputer! tenta de s'interposer Mme Roberte. Et vous, monsieur Sénéchal, allez vous asseoir. Marie va vous servir.

Mais l'acteur prit son air offensé :

— Non, je ne déjeune pas ici, décida-t-il en toisant son adversaire avec un suprême mépris. Qu'on me serve dans mes appartements.

Il fit une sortie grandiose, puis gravit dignement l'escalier.

— C'est malin, vous l'avez fâché! reprochait Mme Roberte au responsable de la discorde.

Le représentant protesta, faussement innocent :

— Mais c'est lui qui a commencé!

— Vous êtes le plus jeune!

Dès que la bonne dame eut regagné son bureau, une jeune danseuse fit mine de s'indigner :

— Horreur! On a touché au chouchou de la patronne!... Dites, monsieur Beluze, il me semble bien nerveux, votre ami ?

Beluze haussa philosophiquement les épaules :

— Il n'a pas encore digéré son insuccès. Entre nous, je l'aime beaucoup, Sénéchal, mais si la tournée n'a pas marché, c'est de sa faute... Vous l'avez vu en capitaine ? Eh bien, le public n'y croyait pas plus que vous!

Dans sa chambre, Sénéchal ruminait son amertume :

— Ça alors! Me faire ça à moi. Tous, tant qu'ils sont... Entrez! ajouta-t-il comme on frappait à sa porte.

C'était Mme Roberte.

— Je viens vous chercher, annonça-t-elle d'un ton conciliant.

— Vous avez entendu ce blanc-bec ? explosa l'acteur. « Mes tournées à la gomme »!...

— Il n'a pas dit ça méchamment... Allons, ne soyez plus fâché. Habillez-vous et descendez.

— Oh ! non, madame Roberte. Ce Béotien mis à part, il y a aussi Beluze qui m'exaspère avec son ironie. Il a vraiment raison de faire le malin : c'est lui qui a fichu la pièce par terre! Lui seul! Il jouait un caïd, ajouta Sénéchal rempli de dédain. Non mais, vous vous représentez Beluze en caïd ? Personne n'y croyait!

— Allons, ne vous énervez pas.

— Mais je ne m'énerve pas, tonitrua l'acteur. Il y a de quoi, vous savez!

Désespérant de le décider à la suivre, l'excellente dame décida :

— Je vais vous faire monter une belle grillade.

C'était le plat favori de Sénéchal et à cette perspective, effectivement, il se radoucit.

— Pas de courrier pendant mon absence ? demanda-t-il en retrouvant son affabilité coutumière.

— Oh! non, rien... seulement quelques petites factures : blanchissage, teinturier, pharmacien...

— C'est que... vous savez... en ce moment...

— Ne vous tracassez pas. Je les mets avec les autres.

— Ah! chère madame Roberte! Vous êtes ma Providence! remercia Sénéchal, heureux d'être si bien compris à demi-mot.

— J'ai toujours eu un faible pour les artistes, avoua la timide patronne.

— Alors, je vais vous donner un petit acompte sur ce que je vous dois!

Mme Roberte ouvrit de grands yeux étonnés, car un acompte était bien la dernière chose à laquelle elle s'attendait. Elle le reçut cependant, mais sous la forme d'un baiser.

Cette marque d'affection (car il s'agissait, bien entendu, d'un honnête baiser sur la joue) alla droit au cœur de l'excellente personne.

— Vous avez quelque chose en vue ? s'informa-t-elle amicalement.

— Non, avoua Sénéchal. Je vais chercher. Mais je vais dire deux mots à ce Carlini... Peut-être même un seul!

— Surtout, ne vous fâchez pas avec lui, conseilla diplomatiquement Mme Roberte, qui prenait un peu trop au pied de la lettre les vantardises de son pensionnaire. Il peut encore vous être utile. J'ai entendu dire à M. Beluze qu'il préparait une nouvelle tournée avec *La Grande Carrière.*

— *La Grande Carrière* ? réfléchit Sénéchal, intéressé. Je connais ça... Mais oui, il y a un rôle pour moi, là-dedans. Le rôle du diplomate, le comte de Rolleboise. De l'allure, du doigté, de la branche... Ne suis-je pas cet homme-là ?

— Tout à fait,

(Suite page 10)



— Vous n'allez pas commencer à vous disputer, intervint Mme Roberte.



— Chère madame Roberte, vous êtes ma Providence!

LE SI

Réalisation de Robert L. WEBB. Scénario
d'après le roman de V

Cass Silver	Robert RYAN
Sally............................	Virginia MAYO
Thad	Jeffrey HUNTER

Production 20th CENTURY-FO



❶ Cass Silver, shérif de Flat Rock, était un être mystérieux et solitaire, craint de tous les habitants de la ville. Les honnêtes gens s'écartaient de lui, car ils se demandaient s'il valait mieux que les bandits qu'il abattait... Ses adjoints eux-mêmes, Jim et Jack, un lâche et un ivrogne, ne le respectaient que par crainte. Il n'avait d'autre sympathie que celle de Sally, sa maîtresse, qu'il délaissait pourtant souvent, car, en dépit des apparences, Cass était d'une loyauté absolue et il faisait passer avant tout son ingrate besogne.



❷ Tout Flat Rock était excité par l'annonce de l'arrivée du premier courrier du Texas. C'était le début d'une liaison régulière qui allait tirer la petite ville de son isolement. Seul, Cass Silver ne se réjouissait point. Il savait que les aventuriers ne manquent pas d'accourir vers les cités en cours de développement et il s'attendait à en voir une nuée s'abattre sur Flat Rock. Ses craintes se réalisèrent rapidement. Un profiteur nommé John Barrett arriva, flanqué de tueurs à gages et de tout ce qu'il fallait pour ouvrir une maison de jeu.



❸ Cass Silver avertit Barrett qu'il ne tolérerait aucune entorse à la loi, et les deux hommes surent qu'ils étaient désormais l'un pour l'autre des ennemis redoutables. Bientôt après, un nouvel arrivant se présenta ; ce grand jeune homme aux yeux clairs avait convoyé un troupeau de bœufs depuis le Texas. « Maintenant, je reste à Flat Rock, déclara-t-il au shérif d'un air provocant. Vous êtes bien Cass Silver, de Keystone ? » Comme son interlocuteur acquiesçait, l'inconnu se nomma : « Je m'appelle Thad Anderson... Cela ne vous dit rien ? »



❹ « Vous avez tué mon père... » Cette accusation proférée d'un ton haineux remémora à Silver un pénible incident qui avait marqué les débuts de sa carrière de shérif. « Oui, je m'en souviens, déclara-t-il. — Vous l'avez abattu alors qu'il était désarmé. — Je ne sais d'où vous tenez ce mensonge, affirma véhémentement Silver, je n'ai jamais tiré sur un homme qui ne portait pas d'arme... Votre père allait me descendre, c'était sa vie ou la mienne ; j'ai tiré plus vite, voilà tout. » Thad parut ébranlé par la fermeté du shérif. Comme il avait touché une bonne paye pour son long voyage de convoyeur, il se rendit au Palace, l'établissement de Jim Barrett. L'alcool y coulait à flots et l'on disputait de grosses parties autour des tables de jeu. Thad perdait déjà une forte somme, lorsque le shérif entra. Soudain, il bondit sur le croupier assis près de Thad et lui arracha des cartes dissimulées dans sa manche.



❺ Barrett fut sommé de rembourser les perdants. Grâce à l'intervention de Cass Silver, Thad récupéra son argent, mais une rixe violente s'ensuivit au cours de laquelle le jeune homme, par réflexe, tira sur l'un des tueurs de Barrett qui allait abattre le shérif. Tandis que ce dernier s'en sortait avec une estafilade au front, une balle pénétrait dans le mollet de Thad Anderson. Cass Silver le conduisit chez Sally, qui le soigna jusqu'à complète guérison. Insensiblement, le jeune homme revisait son opinion sur Silver. Il n'était pas loin de penser que celui-ci lui disait la vérité au sujet de son père. Pourtant, par moment, des doutes l'assaillaient encore. Pendant ce temps, le shérif, qui avait négligé de soigner sa blessure en apparence légère, commençait à ressentir des troubles inquiétants : il lui arrivait, en se baissant, de perdre totalement la vue ; une sorte de brouillard se formait devant ses yeux.

HÉRIF

Edmund NORTH et Joseph PETRACCA,
ne ATHANAS ; avec :

John Barrett	Robert MIDDLETON
Jack	Walter BRENNAN
Jim Dexter	Arthur O'CONNELL

en Cinémascope et en couleurs.



6 La crise durait trois ou quatre minutes, puis la vision redevenait nette. Le docteur diagnostiqua une compression du nerf optique : « A votre place, conclut-il, je chercherais un autre genre de travail. Votre métier est dangereux, des adversaires vous guettent qui ne vous rateront pas, s'ils peuvent vous surprendre dans un de ces moments où vous vous trouvez sans défense. » Et il préconisait une opération qui pouvait être tentée au nouvel hôpital de Kansas-City. Cass remit les soins de sa santé à plus tard. L'essentiel, pensait-il, était de cacher soigneusement sa cécité intermittente à tous. Pour l'instant, il se trouvait en pleine bagarre avec Barrett et ses hommes, et il entendait épurer la ville avant de passer la main. Pour mener à bien cette périlleuse opération, il avait besoin d'un second. Son choix se porta sur Thad Andreson, qui accepta le poste de shérif-adjoint et se soumit à un entraînement intensif.



7 Cass Silver lui apprenait toutes les finesses du métier. Il fallait notamment savoir déceler l'instant précis où l'adversaire allait brandir son arme et le devancer, sinon on était mort. Sur ces entrefaites, une nouvelle bagarre éclata au Palace. Il y eut des victimes et le shérif arrêta les deux lieutenants de Barrett, pris revolver au poing. Ils invoquaient la légitime défense, mais leurs victimes, des joueurs, n'étaient pas armés. De toute façon, Silver n'avait pas qualité pour trancher le débat. Il entendait traduire ses prisonniers devant la justice qui, en ce temps-là, ne s'embarrassait pas de demi-mesures. Reconnus coupables, les deux hommes seraient pendus. Barrett avait juré de les tirer d'affaire. Il se devait de tenir parole, ou c'en était fait de sa puissance et de son prestige. Les attentats contre Silver se multiplièrent, jour et nuit...



8 Dans Flat Rock en effervescence, les marchandises se faisaient rares, car les étrangers affluaient, chaque jour plus nombreux. A l'instigation de Barrett, les boutiquiers se mirent à majorer leurs prix, réalisant ainsi des bénéfices considérables. Par ce moyen, Barrett prenait de l'influence sur eux et ils prêtaient une oreille complaisante à ses accusations contre le shérif. L'astucieux personnage en profita pour décider la municipalité à chasser Cass Silver, coupable, selon lui, d'arrestations arbitraires et de meurtres.



9 Comme on lui demandait de démissionner, Silver s'y refusa avant d'avoir fait passer en jugement les lieutenants de Barrett. Cette condition parut équitable aux conseillers, qui l'acceptèrent, mais elle ne faisait pas l'affaire de Barrett. Il fit assassiner le gardien de prison et évader ses amis. Cass et Thad Anderson acculèrent les fuyards dans une grange, où s'engagea un combat à mort. Cass, paralysé par une crise de cécité, aurait succombé sans l'aide de son adjoint qui réussit à mettre leurs adversaires hors d'état de nuire.



10 Le shérif, incapable de poursuivre sa tâche, confia à Thad le soin d'arrêter Barrett. Le misérable fit un geste pour sortir son revolver de sa poche, mais le jeune Anderson, plus prompt, l'abattit. La ville était débarrassée de ses brebis galeuses. Thad Anderson avait prouvé sa valeur ; Cass Silver fut heureux de lui abandonner son poste, le sachant en bonnes mains. Conscient d'avoir accompli son devoir, il consentit enfin à se laisser conduire par Sally à Kansas-City pour s'y soigner et y vivre désormais des jours plus paisibles.



— Madame, déclara Sénéchal en la saluant, c'est un grand honneur pour moi.

Et, se tournant vers le marquis, il le pria de l'arrêter à la première station de taxis.

— Comment, protesta la princesse, vous ne venez pas au lunch ? Vous ne pouvez pas faire ça aux Brémont de Saint-Charles. On vous tient, on vous garde, décida-t-elle le plus gentiment du monde. Alors, vous êtes consul au Honduras ?... J'adore le Honduras.

— Vous connaissez ?... s'informa Sénéchal déjà inquiet.

— Non, mais j'ai vu aux actualités. C'est très montagneux, il me semble ?

— Formidablement montagneux. On monte, on descend, ça remonte et puis ça redescend.

— Mais le climat est très humide ?

— Surtout à la saison des pluies, précisa Sénéchal qui était enchanté de se donner de l'importance sans se compromettre.

Au lunch, il papillonna et se régala. Il amusait follement la princesse qui lui demanda de venir chez elle ce même soir, dans son hôtel particulier, 29, rue Spontini. Elle l'appelait déjà familièrement mon petit Hubert et l'acteur en conçut l'espoir d'une aventure galante.

— Ce que vous êtes chic! s'exclama la secrétaire de l'agence théâtrale.

(Suite de la page 7)

monsieur Sénéchal, mais... si je peux me permettre un petit conseil... présentez-vous sous votre meilleur jour.

L'acteur jugea l'idée excellente :

— C'est en jaquette et en chapeau haut de forme que je me présenterai demain à l'Agence théâtrale, décida-t-il.

Son interlocutrice s'étonna :

— En jaquette ?... Vous n'en avez pas.

— J'en louerai une chez le costumier en lui rapportant cet uniforme. Écoutez-moi, madame Roberte, je veux bien lui donner une dernière fois sa chance à ce M. Carlini, mais s'il ne sait pas la saisir, qu'il ne vienne jamais plus se traîner à mes pieds... Voilà.

***

Tout pénétré de son importance, Sénéchal fit sensation auprès de la standardiste de l'Agence Bellini.

— Ce que vous êtes chic! s'exclama-t-elle en admirant la prestance de l'acteur.

Il lui sourit, puis entra délibérément dans le bureau du patron.

— Sénéchal!... Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Vous allez à un mariage ?

— Non, mon cher. J'ai appris que vous montiez *La Grande Carrière*. Je viens pour le rôle du diplomate.

— Vous, dans Rolleboise ?... Non, mais vous plaisantez ?

— Et pourquoi plaisanterais-je ?... Regardez-moi : je suis exactement le personnage du comte.

Nullement persuadé, Carlini souligna :

— Vous savez qui est Rolleboise, dans la pièce ?

— Oui! Le consul de France au Honduras.

— Mais presque un ambassadeur!

— Justement.

— Vous ne pouvez pas jouer un diplomate, Sénéchal.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce n'est pas votre emploi. Dans les rôles de valet de chambre d'accord, vous êtes irremplaçable, mais croyez-moi, dans un rôle d'homme du monde, vous vous ramasseriez... Déjà, votre capitaine de la Légion, personne n'y croyait... Non, non, n'insistez pas, je n'ai pas le temps. D'ailleurs, le rôle du consul est distribué. J'ai signé avec Belair.

Écœuré, Sénéchal quitta l'immeuble en remâchant intérieurement son désappointement. Les gens se retournaient sur ce monsieur si cérémonieusement vêtu.

Comme l'acteur passait devant une église, un cortège nuptial en sortait. Les badauds, croyant que Sénéchal faisait partie des invités, s'effacèrent tout naturellement devant lui et il se trouva involontairement au milieu d'un groupe de messieurs, également en jaquette et haut de forme.

L'un d'eux bouscula involontairement Sénéchal et s'excusa avec force courbettes. Il aidait une fort jolie femme à monter dans une auto de grand luxe.

Puis, se retournant pour une dernière salutation que l'acteur rendait avec la même onction, il lui vint à l'idée une proposition aimable :

— Vous n'avez pas votre voiture ?... Montez! Je vous emmène!

Il s'effaça devant Sénéchal qui, après une courte hésitation, prit place auprès de la belle dame.

L'instant d'après le monsieur, Italien sans doute d'après son accent, encadrait l'acteur, et le chauffeur démarrait, tandis que son maître s'exclamait, de ce ton de familiarité bon enfant qui rend si sympathiques les habitants de la péninsule :

— Mais qué jé mé présente : Marchèse Della Torre, attaché d'Ambassade.

Sénéchal endossa aussitôt le rôle convoité que Carlini venait de lui refuser :

— Comte Hubert de Rolleboise, annonça-t-il avec un air de fausse modestie parfaitement imité. Consul de France au Honduras.

— Oh! fit admirativement la dame que le marquis nommait à leur compagnon :

— Princesse Ludibesco.



— Vous ne pouvez pas jouer un diplomate, Sénéchal.

***

Dès qu'il rentra à la pension de famille, Mme Roberte se précipita.

— Alors, monsieur Sénéchal, ça s'est bien passé ?

— Mieux que bien! Ça s'est passé merveilleusement !

— Vous êtes donc engagé ?

— A fond! Quand on vous fait des avances comme celles qu'on m'a faites...

— Vous avez déjà touché une avance ?

— Non, convint Sénéchal, je n'ai pas encore touché... C'est pour ce soir. Oh! madame Roberte, j'ai une touche sensationnelle!

— Vous avez une touche avec Carlini ?

— Oh! je me moque bien de Carlini! Non, il s'agit d'une femme étonnante, une grande dame, une princesse! Elle n'a pas douté un instant, elle, que j'étais un vrai diplomate. J'ai rendez-vous ce soir dans son hôtel particulier...

Les forfanteries de Sénéchal avaient fini par le faire passer pour un hâbleur. Cette fois, la bonne Mme Roberte elle-même n'accorda point crédit à ses dires.

Elle regarda son pensionnaire d'un air soucieux :

— Vous ne croyez pas que vous devriez vous reposer un peu ? Vous avez les yeux brillants de fièvre. Je vais vous préparer un bon tilleul, monsieur Sénéchal.

— Appelez-moi Hubert de Rolleboise!

— Bon, bon... et je vais vous apporter un cachet d'aspirine...

***

Lorsque le valet, introduisant Sénéchal, annonça pompeusement M. le comte de Rolleboise, l'acteur fut très déçu de constater qu'il n'était point seul, ainsi qu'il l'avait espéré.

La princesse alla aimablement vers lui.

— Vous connaissez ces messieurs ? Vous les avez tous rencontrés au mariage... Et voici le prince Alexandro, mon mari.



Au lunch, Sénéchal papillonna et se régala.



Sénéchal joua à la princesse la grande scène de séduction.

Avant qu'il ait eu le temps de se défendre, Sénéchal était entraîné vers une table de poker. Un moment plus tard, il voulut savoir où il en était, car il ne comprenait rien ni aux cartes, ni aux comptes.

Lorsqu'il apprit qu'il devait six cent mille francs à ses partenaires, le malheureux en eut le souffle coupé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna la princesse en le voyant changer de visage. Vous ne vous sentez pas bien ?

— Excusez-moi... un malaise... c'est mon paludisme qui me reprend... Je vais vous demander la permission de me retirer quelques instants.

— Messieurs, décida la charmante hôtesse en arrachant son mari du fauteuil où il fumait un cigare en parcourant des gazettes, le prince va prendre la place de notre ami.

— Je veux bien, consentit le maître de maison, mais je vous préviens, mon cher comte, je ne vais pas jouer pour moi : je continue votre partie.

Au point où il en était, Sénéchal eut un geste d'acquiescement : peu lui importait.

Il demandait seulement à aller prendre un peu l'air, avec l'intention bien arrêtée de fuir loin de cette maison maudite. Mais la princesse ne l'entendait pas ainsi :

— Non, non, protesta-t-elle véhémentement en prenant le pseudo-comte par le bras, vous êtes malade, vous allez vous étendre. Venez.

Elle l'emmena jusqu'à un élégant boudoir aux lumières tamisées et le fit étendre sur un divan où il se risqua à jouer la scène de la séduction avec beaucoup de succès. Pendant ce temps, le prince Alexandro, gratifié d'une chance formidable, regagnait les six cent mille francs perdus par Sénéchal, plus quelques billets de mille. Ainsi, la soirée se terminait fort bien et tout le monde était content...

***

Cette journée mondaine si bien couronnée donna à Sénéchal l'idée de jouer dans la vie les rôles qui lui étaient refusés sur la scène. Empruntant les personnalités et les costumes les plus divers, il réussit à gagner de l'argent en grugeant les gogos.

L'un de ses trucs favoris consistait à prospecter les petites boîtes où l'on mange bien. Il arborait au revers de son veston un insigne à écusson d'une agence touristique et portait une superbe casquette d'interprète. Au dessert, il appelait le patron :

— Vous ferez mes compliments au chef, disait-il en terminant un menu toujours composé des grandes spécialités gastronomiques de la maison.

Le patron ne manquait pas de questionner ce sympathique client sur ses attributions :

— Je trimbale des étrangers pourris de fric... expliquait Sénéchal d'un ton négligent. La clientèle des palaces et des restaurants de luxe. Oh! ce n'est pas qu'ils y mangent mieux qu'ailleurs!... Moi, à leur place, je préférerais venir faire un bon petit gueuleton dans un bistro comme celui-ci... Mais eux, ils ne savent pas; et nous, on s'en fiche, on a notre petit pourcentage...

Le patron saisissait aussitôt l'allusion. Il s'attablait généralement, offrait sa meilleure fine et prenait l'addition à son compte, en attendant mieux.

— Vous aurez bientôt de mes nouvelles, promettait Sénéchal en serrant la main de cet excellent ami qu'il ne reverrait jamais. Peut-être pas demain, je sors des Japonais, ils ne sauraient pas apprécier; mais sans doute jeudi : j'aurai des Belges, ils sont généralement fines gueules, je vous donnerai un coup de fil... Vous vous souviendrez : M. Scapin, de l'Agence Molière. Et parole d'homme, concluait l'acteur en toute sincérité, je ne regrette pas d'être venu.

Sénéchal réussissait également très bien auprès d'une certaine clientèle féminine en mal de guérisseur.

En blouse blanche, il promenait gravement un pendule au-dessus de la malade et se montrait toujours très affirmatif pour formuler des diagnostics sibyllins :

— Madame, déclara-t-il un matin à une belle quinquagénaire étendue sur un divan-lit, aucun doute, vous êtes allergique.

— Qu'est-ce que c'est ? s'informa-t-elle avec beaucoup d'intérêt.

— C'est la mode... Autrefois on appelait ça les humeurs peccantes. Aristote a dit là-dessus de fort belles choses... Ne bougez pas.

Lâchant son pendule, le pseudo-guérisseur se mit à faire des passes magnétiques. Malgré la gravité de son interlocuteur, la dame ne put tenir sa langue :

— Mon amie Mme Griboux m'a tellement parlé de vous! Et comme j'ai consulté toute la Faculté sans résultat, vous êtes mon dernier espoir. Il y a tellement de charlatans sur terre...

— Il y a toujours eu de par le monde des docteurs Diafoirus et des professeurs Knock, mais on n'y peut rien, opina Sénéchal le plus sérieusement de monde. Vous sentez mon fluide ? J'ai tout votre mal là, au bout de mes doigts.

— Oui, convint l'imaginative personne, je sens des picotements...

Tout allait bien.

— Regardez-moi... ordonna l'acteur d'une voix impérieuse. On lit à livre ouvert sur votre beau visage triste... Vous êtes une nature hypersensible... un petit être frêle, dépaysé dans un monde impitoyable.

— C'est tellement vrai... approuva la cliente émerveillée, cependant que l'acteur concluait :

— Incomprise par votre entourage, malmenée par la vie, le diagnostic est enfantin : vague à l'âme et cœur en détresse...

— Ah! docteur, comme vous me comprenez!

— Ne m'appelez pas docteur, protesta vivement le rusé comédien. Je rends service à quelques amis, c'est tout. Je suis en quelque sorte un médecin malgré moi... Êtes-vous soulagée ?

— Tout à fait! C'est merveilleux, je suis guérie! Oh! quel pouvoir vous avez! C'est un vrai don de Dieu!

— Don de Dieu, répéta pensivement Sénéchal, oui, peut-être... j'accepte tous les dons...

Comme il se préparait à se retirer, la dame prit une enveloppe dans un tiroir et la lui tendit :

— Mon amie m'a dit que vous vous occupiez de bienfaisance...

— Oui, à mes heures perdues... Je patronne la Mutuelle des Artistes en chômage...

— Alors, acceptez ceci pour vos bonnes œuvres.

Sénéchal se fit un peu prier, pour la forme, puis il empocha et prit congé.

Le prince, très en veine, avait largement regagné l'argent perdu par Sénéchal.





Tu étais dans tous ces coups-là ?

— « Vous étiez »... rectifia Sénéchal. S'il vous plaît, gardez vos distances! Je n'ai rien à voir avec des barbillons de votre espèce!

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Qui je veux! trancha l'acteur péremptoire. Capitaine Gamberge! Consul de Rolleboise! Professeur Knock! Alias Sénéchal! Alias Scapin, etc... Voyez-vous, mes p'tits gars, quand on veut être une vedette, il ne faut pas se cantonner dans un seul rôle; sinon, on est vite catalogué.

— Mais alors, pourquoi tout ce baratin avec Mado ?

— Parce qu'à la table voisine, dans le bar, il y avait deux pigeons à qui j'avais l'intention d'emprunter de l'argent... Et on ne prête qu'aux riches!

Mado était béate d'admiration :

— C'est un gars comme ça qu'il vous faudrait comme chef, déclara-t-elle à ses deux complices.

Matés, Frédo et Gégé demandèrent à Sénéchal de les diriger pour le raid qu'ils projetaient dans une bijouterie.

— Patron, vous ferez mes compliments au chef.

***

Transformé en businessman, Sénéchal pérorait dans un bar élégant des Champs-Élysées, où il buvait un cocktail en compagnie d'une jolie fille :

— Vise un peu Mado... murmura au barman le garçon qui venait de servir le couple. Elle a levé un type plein aux as... Il parle de millions comme moi de cinquante balles.

— Depuis que je vous ai vue, déclarait Sénéchal à son interlocutrice, j'ai monté une affaire au capital de cinq cents millions... entièrement versés.

— Depuis hier ? s'étonna Mado.

— Avec moi, ça ne traîne pas. Les affaires sont les affaires!

— Il n'y a pas que celles-là... roucoula la belle, il ne faut pas négliger celles du cœur...

— C'est pourquoi je suis ici, ravissante Mado! Tout à l'heure, pendant que je recevais deux gros clients qui me suppliaient de prendre leurs souscriptions, je ne pensais qu'à vous! Et c'est pour être plus vite en votre compagnie que je me suis débarrassé de ces raseurs en acceptant leur argent, prétendit l'acteur qui caressait négligemment sa serviette rembourrée.

— Je vous admire! Quelle joie ce doit être pour vous de manipuler tous ces millions...

Sénéchal eut une mimique désabusée :

— Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux... Aussi, pour oublier un peu tous ces chiffres qui dansent dans ma tête, je vous emmène dîner dans un modeste caboulot de chauffeurs où l'on mange comme chez soi.

— Et sûrement pas comme chez moi, protesta l'alléchante Mado. Ce ne serait pas plus gentil de dîner tous les deux en tête à tête, dans mon petit studio ?

— C'est une idée qui me plaît cent pour cent... et j'y souscris les yeux fermés.

Sous le prétexte de se rendre aux toilettes, Mado donna discrètement un coup de téléphone, puis elle suivit Sénéchal qui hélait généreusement un taxi :

— J'ai renvoyé mon chauffeur, expliqua-t-il, pour être plus tranquille.

Ils montèrent cinq étages, puis pénétrèrent dans le logis de la jeune femme qui proposa à son invité de s'asseoir et d'écouter la radio pendant qu'elle passait à la cuisine.

Sénéchal se prélassait dans un fauteuil lorsque deux personnages à mine patibulaire surgirent.

— Aboule ton fric... ordonnèrent sans préambule Frédo et Gégé.

— C'est un guet-apens ? s'indigna Sénéchal. Ah! je vois, Mado travaille pour vous et je me suis fait doubler par une tapineuse ?...

— Bravo! ironisa Gégé, on parle aussi argot dans la haute finance ? N'essaie pas de filer, Rockefeller! Ne nous force pas à sortir nos pétards, c'est des joujoux qui partent tout seuls!

Mado reparut, inquiète du tour que prenait la conversation.

— Ah! non, pas de blagues, Gégé. Pique-lui son oseille, mais sans lui faire bobo. Sa serviette est bourrée de fric, c'est lui qui me l'a dit.

Ils s'en emparèrent, pour constater qu'elle contenait uniquement de vieux journaux.

C'était au tour de Sénéchal d'ironiser :

— Bande de cloches! s'exclama-t-il. Et toi, Mado, prends mon portefeuille et régale-toi!

Il le lui lança dédaigneusement. Elle en fit rapidement l'inventaire :

— Rien que deux mille balles!... et des photos.

— Eh bien, ces photos, montre-les à tes apprentis gangsters!

Toutes représentaient Sénéchal dans ses différents emplois; il les énuméra fièrement :

— Contrôleur des wagons-lit, officier, homme du monde, clochard, curé célèbre, danseur mondain, conférencier... En smoking, en habit, en haillons, qui dit mieux ? Ça ne vous dit rien ?... L'homme aux cent visages, recherché par toutes les polices du monde, c'est moi. Le crime de la rue de Lourmel ?... L'affaire des Poisons ?... L'affaire Blaireau ?... Le mystère de la chambre jaune ?... Les perles de la couronne ?... D'accord, conclut Sénéchal à l'adresse du trio ébahi, nous ne travaillons pas dans le même monde, mais quand on veut jouer les durs, il faut connaître ses classiques.

— Ça alors! s'exclama Frédo, le souffle coupé. Sans blague...



Sénéchal promenait gravement un pendule au-dessus de la malade.

Rempli d'importance et tel un général entouré de son état-major, Sénéchal examinait un plan étalé sur la table quand on sonna impérieusement à la porte... C'était la police.

Frédo, Gégé et Mado réussirent à s'enfuir par l'escalier de service, mais Sénéchal crut pouvoir crâner...

***

Cette mauvaise inspiration lui valut de comparaître en correctionnelle sous la quadruple accusation de port illégal d'uniforme, d'usurpation d'états-civils, d'abus de confiance et de tentative d'escroquerie.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda le président à l'accusé debout dans son box entre deux gendarmes.

— Que je n'ai mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité! déclama lyriquement Sénéchal pour la plus grande joie de l'assistance.

— Silence! tonna le président, menaçant. Sénéchal, vous n'êtes pas au théâtre, ici...

Nullement impressionné par cette apostrophe, mais très heureux au contraire de déployer sa verve, l'acteur plaidait lui-même sa propre cause. Avocat! Depuis toujours il rêvait d'incarner ce rôle. Il s'en tira d'ailleurs à merveille : sa plaidoirie le fit acquitter, aux applaudissements de l'assistance.

***

L'affaire eut un certain retentissement, les journaux en parlèrent; si bien qu'un directeur de théâtre, désireux de profiter de cette publicité, engagea Sénéchal.

Enfin il allait jouer sur une scène parisienne : c'était la chance de sa vie. Après des répétitions mouvementées — car Sénéchal désespérait l'auteur par les libertés qu'il prenait avec son texte et le metteur en scène par son cabotinage, — le soir de la première arriva.

Sénéchal, très nerveux, allait et venait dans la pension de famille, répétant son texte à haute voix. La bonne Mme Roberte le suivait, brochure en main, pour lui donner la réplique.

Dans son émotion, il s'embrouillait, se trompait.

— Allons, ne vous tourmentez pas, ça marchera très bien, affirma l'excellente dame. On va vous servir quelque chose de chaud dans votre chambre. Moi, je vais m'habiller, parce qu'il est déjà huit heures.

Mado prenait Sénéchal pour un opulent businessman...

Avec tous ses pensionnaires, elle se rendait au théâtre pour assiser aux débuts parisiens de Sénéchal. Celui-ci, n'étant que du second





Aphone, Sénechal mimait son rôle...

acte, comptait se reposer jusqu'au dernier moment, étendu sur son lit.

Il était donc seul dans la maison, en dehors de la bonne occupée à laver la vaisselle du dîner, lorsque Frédo et Gégé s'introduisirent dans la pension de famille. Elle sursauta, les voyant entrer dans la cuisine :

— Excusez-nous, dirent-ils en se donnant l'air aimable, on est des amis de M. Sénéchal, on venait le chercher pour le conduire au théâtre.

— Chambre 14; mais il est certainement parti...

Les deux hommes firent mine de se retirer, mais ils montèrent doucement l'escalier et surprirent Sénéchal, le bâillonnèrent, le ligotèrent et s'éclipsèrent prestement.

Au théâtre, le début de la pièce ne semblait guère passionner les spectateurs.

La chute du rideau, après le premier acte, fut saluée par de maigres applaudissements.

— Ce n'est pas brillant, observa le directeur soucieux, cependant que l'auteur, refusant de croire à l'échec de son œuvre, protestait :

— Il est trop tôt pour se prononcer ; ce n'est que le premier acte...

— Ce qui m'inquiète riposta aigrement son interlocuteur, c'est qu'il y en a trois.

Le metteur en scène voulut placer un mot optimiste :

— Ne vous en faites pas! Le deuxième acte va les faire pleurer.

— Et au troisième, ils seront debout... pour partir! ironisa sombrement le directeur démoralisé.

— Partir ? s'indigna l'auteur. Pourquoi partiraient-ils ? J'y crois, en ma pièce, c'est un message au public.

Pendant cette discussion, le régisseur s'apercevait de l'absence de Sénéchal. Il téléphona à la pension de famille.

— Mais il y a longtemps qu'il est parti!... crut pouvoir affirmer la soubrette, à cent lieues de se douter que le malheureux acteur gigotait désespérément pour se libérer.

Il finit par pousser des cris étouffés qui attirèrent enfin l'attention de la bonne. Elle monta, le délivra et il courut à la station de taxis voisine.

Pendant ce temps, régisseur, auteur, metteur en scène et directeur se concertaient :

— Il faut trouver quelqu'un pour lire le rôle, disait ce dernier. Et dès demain, on le remplace. L'animal est d'ailleurs tellement mauvais qu'il suffirait, à lui seul, à flanquer la pièce par terre.

Mais le concierge accourait :

— Ça y est, il est là, dans sa loge.

Hors d'haleine, Sénéchal se laissait maquiller habiller et pousser en scène sans même répondre aux récriminations générales dont on l'accablait. Il essaya de placer sa première réplique, mais seul un balbutiement inaudible sortit de ses lèvres : ses efforts pour crier l'avaient rendu aphone.

Alors il mima son rôle et le fit avec tant de drôlerie que le public en joie ovationna cet acteur qui se révélait d'un comique irrésistible.

— C'est une trahison! lui déclara l'auteur indigné lorsque Sénéchal revint dans les coulisses.

— C'est un assassinat, renchérit le metteur en scène. Demain vous serez remplacé.

Le directeur ne partageait pas du tout l'opinion de ces messieurs.

— Demain, Sénéchal, vous aurez deux scènes nouvelles au troisième acte, décida-t-il.

Et comme l'auteur, éberlué, demandait des explications, le directeur lui donna péremptoirement ses directives :

— Et je ne veux pas de texte! Deux scènes muettes; débrouillez-vous. Moi, j'ai besoin de faire de l'argent.

A l'entracte, toute la pension de famille vint congratuler le triomphateur de la soirée :

— Vous avez été formidable! lui répétait-on à l'envi.

— Vous savez, ajouta Mme Roberte, M. Carlini est avec un grand producteur qui veut vous faire tourner!

D'un ton de dédaigneuse assurance, Sénéchal, qui serrait des mains, remerciait et donnait des autographes, répondit tranquillement :

— Un grand producteur ?... Qu'il attende!

Et il se retourna pour recevoir les compliments de la belle Nadia Ludibesco.

— Princesse, s'exclama l'acteur radieux, vous étiez dans la salle ?

— Oui, vous avez été merveilleux!... La pièce ne vaut rien, mais vous avez du génie!

Puis, baissant la voix, elle souffla à l'oreille de Sénéchal :

— Je viens vous chercher après le spectacle... Nous souperons en tête à tête.

— Mais le prince ?

— Je l'ai envoyé à son club; je sens que ce soir il va avoir une chance extraordinaire! conclut avec un petit rire prometteur la sémillante ensorceleuse, cependant que le directeur survenait, très affairé.

— Sénéchal, je vous demande pardon... mais ne partez pas, ce soir, vous soupez avec nous.

— Ce soir je ne suis pas libre, annonça superbement le grand triomphateur de la soirée; je joue les grands premiers rôles... Et c'est une princesse qui me donnera la réplique!

Il savourait avec délices toutes les satisfactions de sa soudaine popularité et s'offrait le luxe de dicter ses conditions, comme le font les grandes vedettes.

Devant l'assistance éberluée, il offrit galamment le bras à la princesse et l'emmena tandis qu'elle s'exclamait :

— Oh! Sénéchal, vous êtes magnifique!...

FIN

— Ce soir, je ne suis pas libre : c'est une princesse qui me donnera la réplique.



LES AMOURS DE NOS VEDETTES

Gil Vidal

l'homme et l'acteur

L'interprète de *Marianne de ma jeunesse* est beau ; pourtant il demeure naturel : l'homme n'abandonne pas à l'acteur les qualités qu'il lui prête.

UNITÉ

— Êtes-vous apparenté à Henri Vidal ?

— Non. Mon père, dont je porte le nom, est Espagnol ; il habitait la Principauté d'Andorre. Ma mère est Suédoise.

— Je comprends, remarquai-je, pourquoi vous êtes un blond aux yeux bleus et à la peau brune.

— Je suis né à Narbonne, dans l'Aude. J'ai pris contact avec Paris à l'occasion de mon baccalauréat.

— Lorsque vous étiez enfant, rêviez-vous d'être acteur ?

— C'était une obsession. Avant même d'avoir vu mon premier spectacle (une revue quelconque, en Province), je désirais jouer des personnages, d'après mes lectures.

— Vous aviez de l'imagination ?

— Je m'en suis nourri longtemps. J'adorais les couleurs, ces vibrations silencieuses, je les utilisais dans mes dessins.

— Puisque vous parlez vibrations : vous avez prouvé que vous êtes un vrai musicien...

— J'ai travaillé le piano avec Cortot et Jeanne-Marie Darré ; cela m'a servi dans le film de Duvivier.

» Plus tard, continue Gil Vidal, j'ai été saisi par la beauté des costumes, témoins spirituels ou rutilants de toutes les époques et des grands auteurs du passé.

— Votre physique va-t-il vous condamner aux seuls rôles romantiques ? demandai-je.

— Je ne crois pas. J'ai joué et tourné des personnages très différents ; je me suis senti à l'aise avec chacun d'eux.

— Nous parlions de vos premiers pas vers le théâtre...

— Je les ai faits au Conservatoire. J'ai dû l'abandonner lorsque Julien Duvivier m'a engagé pour le rôle de Manfred dans *Marianne de ma jeunesse*.

— Qu'avez-vous tourné, depuis ?

— *L'Or des Pharaons*, un grand documentaire romancé de Marco de Gastyne, en « franscope » et en couleurs, qui a donné lieu à un merveilleux voyage avec des incursions dans les tombeaux énigmatiques dont les projecteurs mettaient en relief les fastes funèbres.

— Ensuite ?

— *L'Homme aux clefs d'or*, de Léo Joannon. Après ce film, j'ai fait du théâtre. J'ai joué *Le Sexe faible*. Entre parenthèses, je viens de créer à Nice la pièce de Michel Duran : *Mon cœur balance*. J'ai tourné avec Noël-Noël, Sophie Daumier et Denise Grey : *A pied, à cheval et en voiture*. Vous voyez que tout cela est très divers et j'espère bien ne pas me spécialiser, à l'avenir, dans un même emploi.

ÊTRE UN HOMME

— Tenez ! Pourrais-je être un bon acteur si je n'étais pas un homme sensible, curieux de tous les changements, si je n'observais pas ceux dont je peux, un jour, figurer le personnage, si l'amour que je porte à tous les arts, je le dispersais sur des plaisanteries...

— Qu'entendez-vous par plaisanteries ?

— Affronter ce métier d'acteur sans cultiver l'homme.

— Vous avez reçu bien des dons et vous savez les coordonner, remarquai-je, mais pour servir tout à fait l'art, il faut avoir aimé. Avez-vous connu un grand amour ?

— Pas encore, soit que le destin m'ait oublié... ou bien parce que le manque du grand amour est compensé par la tendresse infinie que je voue à ma mère, à qui je dois tout et dont je suis le fils unique.

— Et vous avez des amis ! L'amitié est un grand bien.

— Je dois beaucoup à Charlotte Muttel, qui fut mon professeur de diction et m'a formé pour le Conservatoire.

— Faites-vous de la télévision ?

— J'en ai fait avec Marcel l'Herbier. J'ai repris, à cette occasion, le rôle du regretté Roland Alexandre dans *Les Caves du Vatican*. Pour plusieurs émissions, j'ai dit des poèmes.

— N'avez-vous pas été reçu par Grace Kelly et le prince Rainier ?

— Pour la présentation de *L'Homme aux clefs d'or*, j'étais délégué à la Principauté.

— Vous étiez ému ?

— Non. J'éprouvais une vive sympathie.

— Qu'avez-vous fait, en l'occurrence ?

— J'ai dit un poème de Victor Hugo que j'avais choisi spécialement pour qu'il contraste avec le personnage du film.

— Quel était ce poème ?

— *La vieille chanson du jeune temps*, thème adorable et ingénieux sur la timidité d'un jeune homme épris qui ne se décide pas à se déclarer à sa belle...

Et Gil Vidal revient sur le sujet des émotions.

— L'émotion ! Ce n'est pas si facile. C'est plus rare !

— Qu'est-ce qui en est la source, pour vous ?

— De grands voyages, la musique, certains rôles.

— Vous avez franchi beaucoup de frontières ?

— Je connais la Suède, l'Autriche, l'Allemagne, l'Égypte, l'Espagne... presque mon pays !

— Quels projets immédiats ?

— Je dois tourner *Les Amants de Paris*.

— Sur quel sujet ?

— Ce film retrace la vie du regretté reporter de *Match*, Jean-Pierre Pedrazzini.

— Êtes-vous sportif ?

— Je pratique tous les sports.

— Encore une question : quel est votre idéal féminin ?

— Oh ! quelle importance ? On peut avoir un type et tomber amoureux d'un type tout opposé !

— Je transmettrai votre réponse à vos jeunes admiratrices...

Propos recueillis par
Paule CORDAY-MARGUY.

Un récent portrait de Gil VIDAL

(Photo Harcourt)



Si vous avez 4 mois devant vous, apprenez tranquillement la comptabilité

(Niveau : instruction primaire.)

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ? En 4 mois, vous pouvez apprendre la Comptabilité chez vous sans rien changer à vos occupations habituelles.

Ayez donc confiance en vous. — Avec la Méthode Caténale, il suffit, pour apprendre la comptabilité, d'être allé à l'école primaire jusqu'à 13 ou 14 ans, d'aimer un peu les chiffres, d'avoir une bonne écriture courante et une certaine maturité d'esprit.

Oui, c'est possible de devenir comptable. — En effet : 6 leçons suffisent pour comprendre à fond le mécanisme de la comptabilité en partie double, telle qu'on la pratique partout en France, et 14 autres leçons suffisent pour connaître TOUT le programme de l'examen officiel d'État (C. A. P.). *Aucun diplôme n'est requis pour se présenter à cet examen (1).*

Et vous bénéficiez de la Garantie-Caténale nouvellement instituée pour le C. A. P. et le B. P. de comptabilité.

Comme il est naturel que cela vous intéresse, remplissez dès ce soir le coupon ci-dessous et envoyez-le-nous. Vous aurez ainsi l'occasion de lire les références qui nous arrivent de toute la France, et qui portent le nom et l'adresse des Signataires.

Décidez vite, les autres agissent. — La Comptabilité est un métier de mieux en mieux considéré, de mieux en mieux payé et qui peut vous rendre indépendant. Partout on emploie des comptables. Profitez-en si vous le pouvez, et dans 4 mois vous serez professionnel.

COUPON GRATUIT à détacher (ou recopier) et à retourner à : **ÉCOLE FRANÇAISE de COMPTABILITÉ, 91, av. de la République, PARIS.**

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement la documentation N° 954 relative à la méthode Caténale et à l'enseignement de la comptabilité par correspondance, et tous détails sur la **Garantie-Caténale.**

NOM ....

Adresse ....

(1) Si vous avez déjà le C. A. P., demandez la brochure Brevet Professionnel : B. P. 954.

— ÉCOLE FRANÇAISE DE COMPTABILITÉ —



APPRENEZ A DANSER

seul, chez vous, en quelques heures. Danses en Vogue et Claquettes, avec notre Méthode très facile. Notice gratuite contre envelop. timb. portant adresse. Succès garanti. **RIVIERA-DANSE (F), 43, r. Pastorelli, NICE.**

Complétez votre collection de *MON FILM*

Les numéros intermédiaires de MON FILM manquant dans ces colonnes sont épuisés.

Numéros à 20 francs.

506 — **La Peur au Ventre.** — Jours d'Amour.
507 — **Des gens sans importance.** — L'Homme de la Plaine.
508 — **L'Allée sanglante.** — Les Carnets du Major Thompson.
509 — **Vous Pigez?** — Les Implacables.
511 — **Treize à table.** — Briseurs de Barrages.
512 — **L'Amant de Lady Chatterley.** — Hold-up en plein ciel.
513 — **Pain, Amour... ainsi soit-il.** — La meilleure part.
514 — **Papa, Maman, La Bonne et Moi.** — Maison de Bambou.
515 — **Plus de whisky pour Callaghan.** — La Belle des Belles.
516 — **Le Cavalier traqué.** — Si tous les gars du monde...
517 — **Papa, Maman, ma Femme et Moi.** — Rendez-vous sur l'Amazone.
518 — **Les Indiscrètes.** — Des pas dans le brouillard.
519 — **L'Appel de l'or.** — Le secret de Sœur Angèle.
520 — **Pitié pour celle qui tombe.** — Il Bidone.
521 — **Le dossier noir.** — La Sorcière.
522 — **La furieuse chevauchée.** — Voici le temps des assassins.
523 — **Duel en Sicile.** — Les Salauds vont en enfer.
524 — **Le couturier de ces dames.** — La Colline de l'Adieu.
525 — **Dossier secret.** — Dommage que tu sois une canaille.
526 — **Rencontre à Paris.** — Le couteau sous la gorge.
527 — **Condamné au silence.** — Les assassins du dimanche.
528 — **La loi des rues.** — Toute la ville accuse.
529 — **La rose tatouée.** — Le fond de la bouteille.
530 — **Le long des trottoirs.** — Mes sept petits chenapans.
531 — **La prisonnière du désert.** — Chéri, ne fais pas le zouave !
532 — **La lumière d'en face.** — La Mousson
533 — **La maison des Otages.** — Paris-Canaille.
534 — **Don Juan.** — Bonjour, Sourire !
535 — **Par-dessus les moulins.** — C'est arrivé à Aden.
536 — **Colère noire.** — Éléna et les hommes.
537 — **Cela s'appelle l'Aurore.** — Bungalow pour femmes.
538 — **« Picnic ».** — L'impudique.
539 — **La foire aux femmes.** — La mort en ce jardin.
540 — **Une femme diabolique.** — Le pays d'où je viens.
541 — **Le sang à la tête.** — Arrêt d'autobus.
543 — **L'homme au complet gris.** — Le toit.
544 — **Marie-Antoinette.** — La traversée de Paris.
545 — **La fille sur la balançoire.** — L'homme aux clés d'or.
546 — **Paris Palace Hôtel.** — La plus belle des vies.
547 — **Un magnifique salaud.** — Les aventures de Till l'espiègle.
548 — **Les Possédées.** — Au sixième jour.
549 — **Typhon sur Nagasaki.** — Énigme policière.
550 — **Le Signe de Vénus.** — Davy Crockett.
551 — **Pitié pour les vamps.** — La terreur des Dames.
552 — **Mannequins de Paris.** — La neige en deuil.
553 — **Santiago.** — Notre-Dame de Paris.
554 — **La mariée est trop belle.** — Un condamné à mort s'est échappé.
555 — **La poupée de chair.** — L'homme qui n'a jamais existé.
556 — **Reproduction interdite.** — A 23 pas du mystère.
557 — **Écrit sur du vent.** — Mitsou.
558 — **Anastasia.** — L'homme de Lisbonne.
559 — **Club de femmes.** — L'homme qui en savait trop.
560 — **Derrière le miroir.** — Folies-Bergère.
561 — **La châtelaine du Liban.** — Le Roi et moi.
562 — **Sissi.** — Je reviendrai à Kandara.
563 — **Jusqu'au dernier.** — Sous le ciel de Provence.
564 — **Hommes et loups.** — Le septième commandement.
565 — **Les insoumises.** — Dernière caravane.
566 — **Et par ici la sortie.** — Un vrai cinglé du cinéma.
567 — **Le temps de la colère.** — Pleine de vie.
568 — **Sérénade.** — Crime et châtiment.
569 — **Je reviens de l'enfer.** — La garçonne.
570 — **Zaza.** — L'homme à l'imperméable.
571 — **Ombres sur la mer.** — Ah ! quelle équipe.
572 — **Que les hommes sont bêtes !** — Les sorcières de Salem.
573 — **Le témoin à abattre.** — Le coin tranquille.
574 — **La mauvaise graine.** — L'ange du ring.
575 — **Le train du dernier retour.** — Les Louves.
576 — **Collines brûlantes.** — L'inspecteur aime la bagarre.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de **20** francs. (Ajoutez **10** francs d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger* : **2** fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.

SÉCURITÉ D'ABORD

AVEC LE PISTOLET D'ALARME 6 COUPS AUT. TIRANT DES FUSÉES LACRYMOGÈNES GARANTIE TOTALE
VENTE ET PORT LIBRES
PRIX : 3.550 Frs. EXP. FRANCO PAR RETOUR C/REMBOURSEMENT OU VERSEMENT A NOTRE C.C.P. 15049.10 PARIS
EMO, 13, RUE K. MOLIÈRE, PARIS-1er. RIC. : 98-54

Mme AMY Voyance sur photo. Prédit dates exactes.
B. P. 112. (Rue Mercœur), PARIS-XIe.



Quand vous aurez tout essayé pour être délivrée " à jamais " des tenaces et hideux poils ou duvets qui enlaidissent votre visage, vos bras ou vos jambes, ayez enfin recours à **L'HERBE QUI ÉPILE**

Seul moyen naturel, peu coûteux, rapide, sûr, sans arrachage, sans douleur ni aucune odeur. Pour recevoir **GRATUITEMENT** toutes indications utiles, ainsi que la **PREUVE IRRÉFUTABLE** que les poils ainsi détruits ne repoussent plus : Écrivez tout de suite aux **Laboratoires HERBAX à Arc-les-Gray** (Haute-Saône). *(Joindre 1 timbre.)*

En 2 Heures
STUDI DANSE
POITIERS (Vienne)—(Notice contre 3 TIMBRES) **vous apprendra les 15 DANSES en VOGUE.**

HOROSCOPE DU BONHEUR **Réussite stupéfiante.**
Affaires, amour, envoyer 4 timbres, date naissance, enveloppe timbrée à : T. RICHARD, B. P. 125, Nice (A.-M.).

grandir

rapidement 8-16 cm. avec infaillibles moyens scientifiques, brevetés en 24 pays. Allong. taille ou jambes seules. Résultat garanti à tout âge. Attestat. médicales du monde entier. Notice illustr. **GRATIS.**
Ecrivez sans engagement à
AMERICAN W. B. S. 2
23, Boul. des Moulins, **MONTE-CARLO**

— POURQUOI PAS VOUS ? —
(Succès, amour, argent.) Env. date naiss. au Professeur ANDRIEU (Service M. F. 318), 11, r. Champêtre, Toulouse. L'analyse : 200 fr. Paiement seul. si satisfact. Joindre enveloppe timbrée av. adresse et 4 timb.-poste de 20 fr. pour frais.

ARTHRITIQUES & RHUMATISANTS
Demandez documentation gratuite de la part de Mon Film à Evad à Tourcoing en joignant enveloppe, vous ne le regretterez pas.

GRANDIR SANS SURPRISE !
TOTALEMENT ou PARTIELLEMENT.
Redressement jambes. Méthode c. 390 fr. à A. LEFEBVRE (D 3), 353, r. de Cottenchy, AMIENS (Somme).



RÉUSSIR ? En amour, en affaires. *Oui, c'est possible !*
Envoyer 4 timbres, date naissance, enveloppe timbrée à : T. SIMON, B. P. 416, Nice. *Vous serez stupéfié !*

en une seule nuit...
vous pouvez **déraciner** pour toujours, aussi vigoureux soient-ils, les déplaisants **POILS** duvets du visage, bras, jambes, etc. Écrivez à Mme XANTÈS, 38, r. Ch.-Baudelaire, Paris-12e, et vous recevrez **GRATUITEMENT** l'authentique secret du " Barmiagore ". *Seul, BARMIAGORE véritable assure Épilation durable.*

A tous ceux que préoccupe la RENTRÉE DES CLASSES

nous rappelons que l'enseignement par correspondance de l'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, des études secondaires, primaires ou techniques rigoureusement conformes aux programmes officiels. Des milliers de brillants succès obtenus chaque année aux baccalauréats, brevets, C. A. P., etc., prouvent l'excellence de cet enseignement qui comporte toutes les classes sans exception.

Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

Br. 79.930 : **Les premières classes : 1er degré, 1er cycle :** Cours préparatoire (Cl. de 10e et 9e) ; Cours moyen (Cl. de 9e et 7e). — Admission en 6e.
Br. 79.935 : **Toutes les classes, tous les examens, 1er degré, 2e cycle :** Cl. de fin d'études : Cours complémentaires ; C. S. P. ; Brevets ; C. A. P. — **2e degré :** de la 6e aux Cl. de Lettres sup. et de Math. spéc. ; Baccalauréats ; B. E. P. C. ; Bourses. — **Classes des Collèges techniques,** Brevets d'enseign. industr. et commerc. ; Bacc. technique.
Br. 79.932 : **Les études de Droit :** Capacité, Licence.
Br. 79.944 : **Les études supérieures de Sciences :** P. C. B., C. A. P. E. S., Agrég. de Math.
Br. 79.953 : **Les études supérieures de Lettres :** Propédeutique, Licence (tous certif.), Agrégation, C. A. P. E. S.
Br. 79.957 : Grandes Éc., spéciales.
Br. 79.934 : Fonctions publ. ; E. N. A.
Br. 79.945 : Les emplois réservés.
Br. 79.933 : Ind., Trav. publ. ; C. A. P.
Br. 79.946 : Carrière de l'Agriculture.
Br. 79.937 : Comptabilité ; C. A. P.
Br. 79.947 : Commerce ; C. A. P.
Br. 79.940 : Orth., Rédact., Calcul, Écrit.
Br. 79.949 : Calcul extra-rapide.
Br. 79.936 : Angl., Espag., Allem., Italien.
Br. 79.954 : Marine milit., Marine march.
Br. 79.948 : Aviation, Ind. aéronautique.
Br. 79.931 : Radio : Dipl. offic., Industr.
Br. 79.956 : Dessin, Peint., Gravure.
Br. 79.938 : Solfège, Piano, Violon, Guitare.
Br. 79.950 : Carrière du Cinéma, Photo.
Br. 79.955 : Couture, Coupe, Mode, Ling.
Br. 79.941 : Secrétariat, Journalisme.
Br. 79.951 : Coiffure, Soins de beauté.
Br. 79.939 : Carrières féminines.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements.

Vous trouverez dans chacune de nos brochures une documentation absolument complète sur tous les emplois existant dans les diverses branches ou spécialités de chaque carrière.

Ces brochures passent intégralement en revue toutes les possibilités professionnelles qui s'offrent à vous.

En outre, nous vous fournirons gratuitement tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

ÉCOLE UNIVERSELLE

59, boulevard Exelmans, PARIS (16e).
Chemin de Fabron, NICE. — 11, place Jules-Ferry, LYON.

Le directeur de la publication : A. RAYEZ.
L'administrateur-gérant : Gaston ALLEMANE.

OJD CONTRÔLE DIFFUSION

Imp. CRÉTÉ Paris, Corbeil-Essonnes. — 8563-9-57. — Dépôt légal : 3e trim. 1957.
Distribué par TRANSPORTS-PRESSE.



Virginia MAYO
et
Jeffrey HUNTER
dans *le Shérif*

mon FILM

publie dans ce numéro :

LE SHÉRIF

avec Robert RYAN et Virginia MAYO

un récit complet en photos du film